

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 39

Artikel: Vieilleries et nouveautés
Autor: P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'amis me recommandant, sans en avoir l'air, telle de leurs connaissances, tel de leurs parents ayant exposé dans le groupe que je devais examiner; je reçus nombre de lettres — je les ai encore — plaçant la cause d'un industriel à ses débuts, d'un fabricant lançant un produit de son invention. Une dame dont la sœur, la belle-sœur ou la cousine, je ne sais plus bien, exposait un chef-d'œuvre de patience, me fit une scène sentimentale qui me mit fort mal à l'aise.

Toutes ces personnes, tous mes correspondants m'en ont voulu et m'en veulent toujours, parce que je me suis contenté de leur déclarer que j'agissais au plus près de ma conscience de juré.

Mais ce n'est rien auprès des récriminations dont m'ont abreuvé les exposants, une fois le verdict du jury connu. Ils sont devenus mes ennemis mortels, ces exposants. De braves gens, que je tutoyais, ne me saluent même plus ! Ils ne veulent pas comprendre que je ne représentais pas le jury à moi tout seul. J'ai eu beau m'évertuer à leur dire que, pour ma part, j'avais décerné la médaille d'or à tout le monde; ils m'ont fait l'injure de douter de ma parole. L'idée que la majorité du jury a opiné pour la médaille d'argent ou de bronze, contre ma médaille d'or, ne leur entre pas dans la tête.

Et ceux-là mêmes qui l'ont décrochée, la médaille d'or, ils la dédaignent, parce qu'un concurrent en a aussi été gratifié, et ils annoncent leur refus à grand fracas dans les journaux.

Pour être juré, on n'en est pas moins homme; on peut faillir, tout comme les autres, chacun sait cela; mais avouez, Monsieur, qu'il est dur de s'entendre traiter de « complice d'un jugement inique » et, ce qui est bien pis, de penser qu'on puisse être vraiment la cause de la ruine ou du déshonneur de tel ou tel industriel.

Depuis plusieurs semaines, je ne dors guère, je mange encore moins; le bon petit blanc de chez nous ne dit plus rien à mon palais; je me sens fondre de jour en jour; il me semble que c'est le commencement de la fin. Ah ! maudit soit le jour où j'acceptai ma nomination de juré ! Maudit, cent fois maudit le sot orgueil qui s'empara de moi !

Monsieur le rédacteur, fasse le ciel que ni vous ni aucun des vôtres ne deviennent jurés d'une exposition quelconque !

Je vous serre la main et me recommande à vos prières.

Votre infortuné,
Z...

L'infortune de notre honorable correspondant nous touche beaucoup. Mais ne s'en exagère-t-il pas le degré ? Nous n'avons pas connaissance que les autres membres du jury de Vevey mènent une existence malheureuse depuis qu'ils ont rendu leur verdict. Il serait vraiment étonnant que les exposants mécontents se fussent donné le mot pour faire de M. Z... leur tête de Turc.

Y a-t-il, au reste, des exposants mécontents ? Est-il bien certain qu'ils foulent aux pieds leurs médailles d'or et d'argent ? Nous avouons n'avoir pas pris garde aux retentissants refus par la voie des journaux, dont parle M. Z... On ne fait pas si aisément d'une médaille, ne fût-elle que de bronze et en eût-on obtenu de plus précieuses à des expositions plus importantes encore que celle de Vevey. Une médaille, ça fait toujours plaisir, que diable ! C'est le hochet des grands enfants que nous sommes.

Refuser celles que l'Exposition de Vevey a eu tant de joie à octroyer ne serait pas du tout gentil.

Messieurs les exposants récompensés veulent-ils nous permettre de leur suggérer une idée : Si vraiment quelques-uns d'entre eux ne tiennent pas à leur médaille, qu'ils ne fassent pas au comité de l'Exposition le chagrin de ne pas les conserver. Ils peuvent, en effet, les faire monter en broches ou en bracelets (s'ils en ont une kyrielle) pour leurs femmes ou leurs filles. Sont-ils célibataires, il leur reste la ressource de les transformer en breloques ou en belles espèces trebuchantes. Enfin, au cas où décidément ils ne voudraient conserver quoi que ce soit qui leur en rappelle le souvenir, ils n'auraient qu'à les envoyer au bureau du *Conteur vaudois*. Celui-ci se chargera, sans frais pour eux, de les vendre au profit du monument de Juste Olivier.

V. F.

Vielleries et nouveautés.

Nous marchons à grands pas vers l'émancipation sociale de la femme. Nul ne l'ignore. Elle ne sera bientôt plus qu'un mythe, la bonne ménagère d'autrefois, qui se contentait de savoir faire la soupe et de ravauder les chaussettes, qui bornait son ambition à connaître les bonnes recettes pour le sirop de framboises, celle, en un mot,

... dont le savoir se hausse

A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

La femme d'aujourd'hui — ou de demain — veut gagner sa vie; elle veut prendre, à côté de l'homme, la place qu'elle estime lui être due; elle veut se rendre indépendante. Nous ne l'en blâmons nullement; nous ne faisons que constater.

Elle veut, surtout, se débarrasser de tous ces soins domestiques, qui, depuis le temps, déjà lointain, où Nausicaa lavait son linge à la rivière, et où Sarah pétrissait des gâteaux, paraissent avoir été son apanage.

Lessive et cuisine, la gloire des femmes d'avant-hier, le cauchemar de celles d'aujourd'hui.

Heureusement que la société future fera bon marché de tout cela. Une journaliste de beaucoup de talent, M^{me} Lily Braun, de Berlin, exposait dernièrement ses idées à ce sujet.

Ecoutez et réjouissez-vous, Mesdemoiselles !

N'est-il pas ridicule — c'est Mme Lily Braun qui parle — de voir que chaque famille bourgeoise tient, avec un éparpillement considérable de forces, à avoir sa propre cuisine, sa propre domestique.

N'est-il pas absurde que, sans la plus lointaine idée de l'hygiène, de la chimie culinaire, chaque femme croie savoir faire la cuisine ou donner des ordres à une cuisinière qui en sait tout aussi peu.

Toute bonne ménagère, si elle va habiter pendant quelque temps dans une auberge ou une pension, est forcée d'admettre qu'elle ne pourrait pas fournir, au prix qu'elle les paie, les aliments qu'on lui sert. Et malgré cela, les restaurateurs s'enrichissent. Comment donc ? C'est que dans les bonnes auberges et les bons restaurants, l'administration est rationnelle, l'économie logique. On sait profiter des progrès de la chimie, et on connaît les avantages des achats en gros.

Alors pourquoi tenons-nous tellement à notre propre cuisine ? Est-ce peut-être parce qu'elle contribue à rendre notre demeure plus belle et plus plaisante ? C'était peut-être ainsi autrefois quand la famille se réunissait autour du foyer. Aujourd'hui, il serait difficile de trouver beaucoup de poésie à l'odeur de cuisine et de *gratillon* qui se répand dans nos appartements.

La cuisine domestique est plus chère et beaucoup moins bonne et hygiénique. Elle cause dans l'appartement de la saleté et répand de l'odeur; elle emploie beaucoup de temps et beaucoup d'argent. Il faut donc y renoncer.

Et voici comment Mme Braun remplace la cuisine domestique :

Dans chaque maison, il y a une cuisine centrale, placée sous la direction d'une ménagère connaissant à fond son métier. Ainsi, au lieu de vingt

ou trente fourneaux-potagers, un seul calorifère fournit à tous les appartements, même l'eau chaude.

Toutes les personnes de la maison pourront prendre leurs repas dans une seule et même salle, ou le recevoir dans leurs chambres, grâce à des ascenseurs.

Plus de cuisine dans les appartements ! Tout au plus un appareil à gaz ou à électricité pour les enfants. Plus de chambre pour les cuisinières, par conséquent épargne d'argent et économie de place. Le travail des domestiques, s'il y en a, est simplifié, et on pourra leur donner des heures de congé plus nombreuses et des chambres plus salubres.

D'un autre côté, les mères de famille, n'ayant plus à s'occuper de la cuisine, pourront se vouer davantage à leurs enfants. Tout se résoudra à avoir, une fois par semaine, par exemple, une petite conférence avec la ménagère-directrice, et à régler compte avec elle.

Et cette communauté de vie domestique ne se limiterait pas aux villes. Il en pourrait être de même à la campagne.

Chaque maison de paysan contiendrait le logement de deux, trois ou quatre familles. La maison, outre les appartements particuliers, contiendrait une grande salle à manger, un salon de réception, une salle de lecture, qui seraient communs à tous.

Cette nouvelle organisation serait-elle la mort de la vie de famille ? M^{me} Braun ne le croit pas. Les villes ont déjà les jardins d'enfants, les cuisines populaires et d'autres institutions créées par des personnes pieuses aux idées plutôt conservatrices. Pour que chaque individualité puisse se développer complètement, que la concorde règne entre le mari et la femme, et que les enfants soient bien élevés, il n'est pas absolument nécessaire que la mère de famille raccommode elle-même les chaussettes et tienne tout le jour le manche de la poêle, ni que chaque père de famille aille le soir chercher au café les lectures dont son esprit a besoin.

Voici, rapidement résumées, les idées de M^{me} Braun, idées qui sont, du reste, partagées par beaucoup de bons esprits.

Je suis sûr, qu'à beaucoup d'autres vues, chers lecteurs, elles vont paraître bien hardies et surtout bien nouvelles.

Bien nouvelles!!!

J'ai, dans les mains, un vieux petit volume d'un auteur bien oublié aujourd'hui, le « Village des faiseurs d'or », d'Henri Zchokke. Dans ce joli petit roman, Zchokke dépeint un village qui est tombé dans la dernière misère par la paresse et l'ivrognerie de ses habitants. Un jeune homme du pays, qui a été à l'étranger, revient avec des idées un peu plus avancées, et, grâce à son énergie, change complètement l'aspect du village. Il en fait le Village des faiseurs d'or. Or, l'un de ses premiers soins, c'est, avec l'aide de sa femme, d'organiser la cuisine en commun.

« Si l'on veut cuire pour tous, dit-il, beaucoup de femmes pourront employer leur temps d'une autre manière. Il faut bien plus de bois pour faire bouillir trente marmites, qu'il n'en faut pour faire bouillir une seule, où l'on cuit pour trente ménages. Mais, en cuisant ainsi pour beaucoup de monde ensemble, on économise aussi du sel, du beurre, et autres accessoires, de même que les ustensiles. Faisons un essai ! »

L'essai se fait, et l'on est content. Dix-sept ménages font ainsi leur cuisine.

« Chacun de ces ménages devait, à tour, fournir du bois et un aide. La meunière surveillait la cuisson. On variait, chaque jour, les soupes et les légumes, etc... »

Ce n'est pas tout à fait la cuisine rêvée par M^{me} Braun, cuisine qui distribue l'eau chaude à tous les étages, mais le principe est le même.

Qui eût pensé trouver chez Zchokke, au commencement du siècle passé, les idées des féministes les plus avancés d'aujourd'hui ?

Une fois de plus, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

P...